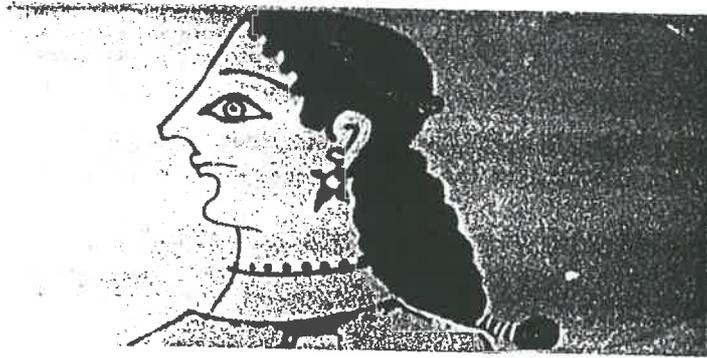


226

RENCONTRES DE L'ÉCOLE DU LOUVRE

CÉRAMIQUE ET PEINTURE GRECQUES MODES D'EMPLOI



D. Picon

LA DOCUMENTATION FRANÇAISE

- 1999 -

Maurice Picon

Céramiques grecques et laboratoire

La situation des méthodes de laboratoire semble actuellement très différente, s'agissant des céramiques grecques ou des céramiques romaines occidentales. L'insertion de ces méthodes dans l'étude des céramiques de Méditerranée orientale demeure en effet superficielle, contrairement à ce qui se passe pour l'Occident romain. Le recours aux analyses y est devenu une habitude que justifient pleinement le nombre, la variété et l'intérêt des résultats, mais aussi la relative facilité avec laquelle ils peuvent souvent être obtenus. À vrai dire ce recours aux analyses est une nécessité plus qu'une habitude, tant il semble à présent évident qu'on ne saurait progresser dans l'étude des céramiques romaines occidentales – mais également dans celle des céramiques médiévales et modernes – sans une collaboration étroite entre les céramologues et les laboratoires.

Dans le domaine grec, la situation pourrait au contraire se caractériser par l'impact modéré, sur les recherches céramologiques, qu'ont eu les travaux de laboratoire. Pourtant ceux-ci ne manquent pas. La remarquable recension qu'en a fait R. E. Jones est là pour en témoigner¹. Elle montre que si les archéologues travaillant en Grèce ne disposent pas d'outils comparables à ceux que les laboratoires ont élaborés pour l'étude des productions de l'Occident romain, ce n'est pas faute d'analyses. Mais plusieurs autres causes, qu'on se propose d'évoquer ici, semblent pouvoir expliquer ce décalage.

Des difficultés particulières

On ne saurait sous-estimer bien sûr les difficultés particulières que présente l'étude des céramiques grecques, qui rendent problématique le développement des méthodes de laboratoire. La multiplicité des sites et celle des centres de production, leur extension chronologique aussi, compliquent les recherches. Mais il ne faut pas tenir pour négligeables les difficultés qui découlent d'habitudes de recherche sensiblement différentes en Méditerranée occidentale et orientale. Le peu d'intérêt accordé jusqu'ici à la découverte et à l'étude des sites de production, comme le trop d'intérêt porté sans doute au discours sur les

styles, ont certainement occulté bien des secteurs de la recherche céramologique, dont le faible développement actuel n'appelle guère d'études en laboratoire. Car il est certain, par exemple, que le besoin de connaître la diffusion des productions et les échanges a joué en Méditerranée occidentale un très grand rôle dans l'émergence des méthodes de laboratoire appliquées à l'étude des céramiques antiques.

Des travaux dispersés

Toute détermination d'origine effectuée en laboratoire, qui se fonde sur les caractéristiques géochimiques des céramiques, repose certes sur les ressemblances de composition qui existent entre les céramiques dont on cherche à déterminer l'origine et des références, céramiques ou argiles, d'origine connue. Mais on oublie trop qu'elle repose également sur les dissemblances de composition qui sont observées avec les autres références que l'on possède pour la région d'où les céramiques inconnues pourraient être originaires².

Cela tient au fait que le hasard qui a présidé à l'échantillonnage des références et des céramiques d'origine inconnue, joint au caractère nécessairement limité de cet échantillonnage et aux phénomènes d'altération au cours du temps, entraîne des différences de composition entre les céramiques inconnues et les références, même si les unes et les autres ont bien une seule et même origine. Ces différences résiduelles imposent que l'on vérifie, avant toute attribution d'origine, que les écarts de composition qui existent entre les céramiques inconnues et les autres références de la région sont très supérieurs aux différences que l'on suppose être de nature résiduelle.

Il est donc nécessaire dans ces conditions de disposer, pour procéder à des attributions d'origine, de banques de données suffisamment importantes qui concernent l'essentiel de la production céramique d'une région, et les argiles qui auraient pu y être exploitées, ou, à défaut, une catégorie particulière de céramiques dont on aurait reconnu les différents groupes de composition, et dont on aurait étudié les lieux potentiels de fabrication. Or ce sont des conditions qui se trouvent rarement satisfaites dans le cas de la céramique grecque où l'on a généralement affaire à des travaux de laboratoire ponctuels, concernant un site de fouille plutôt qu'une région. De même les travaux de laboratoire portant sur une catégorie déterminée de matériel y sont rares. Enfin, des entraves supplémentaires sont la conséquence du peu d'intérêt – déjà signalé – pour la recherche des lieux de production et les fouilles d'ateliers, et la conséquence aussi de l'ignorance où l'on se trouve des procédés artisanaux et des habitudes techniques des potiers de Méditerranée orientale.

La situation est toutefois en train d'évoluer, bien qu'il subsiste dans ces domaines un certain retard par rapport aux recherches qui sont en cours sur les productions romaines d'Occident. Ce retard pourrait cependant ne pas tarder à être comblé, pour peu que ces orientations nouvelles soient acceptées, et que

des collaborations soient développées entre les différents laboratoires concernés. Car on notera que l'évolution souhaitée n'implique pas une très forte centralisation des moyens et des analyses. L'expérience occidentale montre en effet que le recours à plusieurs banques de données ne constitue pas un obstacle réel au développement des recherches, pourvu que ces banques soient évidemment accessibles, que leur nombre reste raisonnable, et surtout que chacune d'elles soit suffisamment importante pour justifier l'effort d'ajustement qu'impose la pluralité des méthodes d'analyse.

Des réorientations nécessaires

Il est clair qu'on n'atteindra jamais, pour la céramique grecque, un état de développement des méthodes de laboratoire comparable à celui dont bénéficie l'étude des céramiques romaines occidentales, si les archéologues concernés n'en ressentent pas le besoin. Ce qui supposerait, notamment, que l'on cesse de se satisfaire pleinement des longues et généralement stériles discussions d'origine qui ne se fondent que sur les styles, et qu'on prenne vraiment les moyens de résoudre les problèmes que l'on prétend étudier. Cela reviendrait certes à faire en sorte qu'en ce domaine au moins les recherches se substituent progressivement aux discours. Mais sans doute est-ce justement ce que ne souhaitent pas certains de ceux qui sont les plus hostiles au développement des méthodes de laboratoire.

On n'en finirait pas de réfuter les arguments qui sont mis en avant pour justifier le *statu quo*. On argue par exemple de l'impossibilité de tout analyser, comme si c'était le cas pour les études traditionnelles, étonnamment restrictives, voire ponctuelles, et comme si l'on était d'autre part incapable de hiérarchiser les questions à poser au laboratoire. Dans ces conditions autant admettre, s'il faut tout analyser, qu'aucune synthèse ne sortira jamais des études stylistiques et typologiques, alors que l'emploi des méthodes de laboratoire devrait justement contribuer à établir de telles synthèses sur des bases solides. On évoque aussi le coût des méthodes de laboratoire, comme si la répétition de discours incertains ne revenait pas en fin de compte beaucoup plus cher que les travaux de laboratoire.

On comprend en partie ces oppositions, dans la mesure où l'introduction des méthodes de laboratoire implique des bouleversements de la recherche céramologique plus profonds encore ; en effet, le rôle du laboratoire ne consiste pas à délivrer des expertises ni à fournir des origines. Il s'agit en réalité de tout autre chose, d'une autre façon d'aborder l'étude des céramiques. Car les méthodes de laboratoire veulent être d'abord une manière de raisonner différente. Et c'est à cette condition-là que le recours au laboratoire se justifie pleinement.

Encore faut-il que les travaux du laboratoire satisfassent à quelques critères de qualité qu'on est loin de trouver réunis dans toutes les recherches qui ont été effectuées sur les céramiques de Méditerranée occidentale. On ne reviendra

pas sur la nécessité de procéder à des études qui soient suffisamment étendues à l'échelle régionale, mais on insistera sur l'indispensable pluridisciplinarité des recherches de laboratoire. Celles-ci ne peuvent être conduites sans une bonne pratique des méthodes statistiques, sans une large connaissance des données géologiques, géochimiques, minéralogiques et pétrographiques, sans une expérience approfondie des altérations et de la physico-chimie des argiles et des céramiques, sans une familiarité avec les techniques artisanales anciennes et actuelles, et, enfin, sans une participation minimale à l'étude des données archéologiques et historiques. C'est dire que l'improvisation dans ce domaine conduit généralement à des catastrophes, et qu'une spécialisation s'impose. Sur ces questions on ne saurait dire que les recherches effectuées en France notamment aient toujours donné l'exemple, mais on peut estimer actuellement que de nombreux laboratoires, grecs, français ou étrangers, disposent d'atouts pluridisciplinaires qui font bien augurer de l'avenir. À condition toutefois que les partenaires archéologues sachent faire preuve en cette matière de suffisamment de discernement.

Notes

1. R. E. Jones, *Greek and Cypriot Pottery. A Review of Scientific Studies*, The British School of Athens, 1986.
2. M. Picon, « L'analyse chimique des céramiques : bilan et perspectives », *Archeometria della Ceramica. Problemi di Metodo*, pp. 3-33, Bologne, 1992-1993. M. Picon, « Compositions chimiques et détermination de l'origine des céramiques : réflexions sur la nature des preuves », *Estudis sobre ceramica antiga*, pp. 229-233, Barcelone, 1993-1995.